Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 40

Artikel: Saisi au passage
Autor: Me.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214989

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cère, spontané. Et puis, la *Muse*, qui vient de créer le *Dragon Bougnet*, la dernière pièce de M. Chamot, a des artistes-amateurs qui, dans leur genre, ne le cèdent vraiment en rien aux professionnels de la rampe. Comment, avec cela, ne pas réussir ?

L'opérette « *La Rose du chalet* » dont M. Chamot a écrit le libretto et M. Waldner la musique a fait de même très plaisir. Elle est, elle aussi, admirablement interprétée.

UNE BELLE ET BONNE ŒUVRE

Vendredi, samedi et dimanche prochains, aura lieu, à Lausanne, une vente de bienfaisance dont les attraits seront nombreux, variés, inédits. L'institution bénéficiaire est de celles qui se recommandent d'elles-mêmes à la bienveillance de tous. Il s'agit de la *Pouponnière*, à Paudex, qui donne asile aux bébés à qui les parents, de situation trop modeste, ne peuvent assurer les soins indispensables à la plus tendre enfance; qui recueille de même les fruits infortunés des amours éphémères, petits innocents que, trop souvent, d'injustes préjugés vouent à l'insouciance et au mépris publics.

Est-il besoin d'insister sur l'intérêt philanthropique et social de cette institution? Non, n'est-ce pas. Ce serait vraiment faire injure à la clairvoyante générosité de notre population.

Est-il possible que d'aucuns aient pu invoquer pour excuse à leur indifférence que pareille œuvre était une invite à l'immoralité ? C'est à n'y pas croire. Combien il faut être ignorant de la vie et de ses écueils pour tenir pareil langage; à moins que ce ne soit là, tout simplement, un moyen comme un autre de fermer la porte à la solidarité. Heureusement, ces gens-là ne sont pas nombreux et le succès escompté et souhaitable de la vente de la semaine prochaine en sera, nous en sommes certain, l'éclatant témoignage.

A l'occasion de la vente de la *Pouponnière*, qu'il nous soit permis de rappeler une pièce de vers, composée et vendue il y a bientôt soixante ans, à Lausanne — c'était en 1861 — c'est-à-dire dans un temps où les pauvres « enfants du hasard » n'avaient pas encore, hélas ! une *Pouponnière* pour calmer leurs premiers pleurs et répondre à leurs premiers sourires.

Voici cette pièce de vers :

L'enfant trouvé.

C'était un de ces soirs où déjà la nature
Change et se radoucit au souffle du printemps;
Le ciel était plus clair, la brise douce et pure
Remplaçait de l'hiver les sévères autans.
De nombreux promeneurs circulaient dans la rue,
Sur les trottoirs causaient de joyeux ouvriers
Qui, libres du travail et dès la nuit venue
Avaient tous, en chantant, fermé leurs ateliers.

A cette heure, au milieu de la foule distraite,
Une femme passait dont le cœur battait fort;
Elle allait, elle allait, l'œil hagard, inquiète
Et se laissant guider aux caprices du sort.
Cette femme portait une frêle corbeille
Que ses deux bras pressaient sur son sein palpitant,
Où sommeillait paisible et la face vermeille
Son tendre et jeune enfant.

Voyant une maison d'une riche apparence
Elle entre et, s'arrêtant au bas de l'escalier:
« Là doivent habiter la charité, l'aisance,
Pensa-t-elle, « ce seuil paraît hospitalier. »
Et sa conscience alors eut une lutte amère
En voyant aux rayons s'échappant des vitraux
Les doux yeux de l'enfant cherchant ceux de sa [mère !...
« Non, non, je ne veux pas !... ses regards sont [trop beaux! »
Dit-elle en lui donnant sa dernière caresse...
. . . . . .

Mais bientôt étouffant la voix de la tendresse,
La voix du crime, hélas! vint endurcir son cœur,
— Comme on voit au printemps une main trop [vulgaire
Cueillir et rejeter une charmante fleur,
Elle le déposa sur les marches de pierre,
S'enfuit, n'ayant au front qu'une faible rougeur !...
. . . . . .

Qu'as-tu fait de ton fils ? mère au cœur insensible,
Dans tes bras ne pouvais-tu donc plus le porter ?
Son petit cri, pour toi, serait-il trop pénible,
Et ton sein ne pourrait-il donc plus l'allaiter ?...

Qu'as tu fait de ton fils ?... serait-ce l'indigence
Qui seule t'a poussée à cet acte inhumain ?
N'avais-tu plus dans l'âme un rayon d'espérance?
Pour le nourrir, plus tard, n'était-il plus de pain ?...
Mieux valait mendier, vois-tu, de porte en porte,
Et que ce pauvre enfant par toi fût élevé
Que de l'abandonner pour que toujours il porte
Sur son front innocent, ces mots : *Enfant trouvé!*

Vous tous qui vous plaisez à l'œuvre charitable,
Qui toujours répondez à la voix du malheur,
Tendez à cet enfant une main secourable
Et qu'il trouve chez vous un appui protecteur.

Et vous, femmes, venez, la tâche est noble et [chère;
Qu'à vos cœurs cet enfant ne soit point étranger;
Entourez-le d'amour, venez le soulager.
. . . . . .

Lausanne, 16 mars 1861.

L. Monnet.

Plus de cheveux blancs ! — La pommade *** rend à l'instant à la barbe et à la chevelure les teintes qu'elles n'ont jamais eues.

Au bout de quinze jours de son emploi, *plus de cheveux blancs* ni d'autres : *ils sont tous tombés*. — Le pot, 20 francs. — C'est pour rien !

DOUX REVOIR

La parole a été tenue. Il y a deux ans, de vieux camarades qui ne s'étaient pas revus depuis 1912 en groupe d'anniversaire, avaient résolu de tenir cette année déjà leurs assises intermittentes. Ils les ont depuis bientôt quarante ans. Sans doute, il en manque à l'appel ; les uns sont morts, d'autres ne viennent pas, pour telle ou telle raison. Tant qu'il restera un noyau de fidèles, cela ira, car l'homme n'est pas fait pour vivre seulement de la vie fatigante du jour qui vient, mais pour se réconforter de ce qu'il y a de meilleur dans les années d'autrefois.

Par une superbe journée d'automne, nous sommes arrivés une dizaine au Collège de Chernex. Louis Dupraz, toujours ferme au poste, nous attendait, rajeuni et fier, sur le pas de porte, et nous introduisait dans une salle où une fée avait préparé des choses absolument merveilleuses : des petits pains au sucre d'avant la guerre mais tout chauds, croquants, délicieux. Quand donc en reverrons-nous de pareils chez le boulanger ? Un vin aimable, insinuant, est versé dans de vénérables coupes et channes, témoignages reconnaissants d'anciens élèves de deux générations d'instituteurs: tel père, tel fils. Plus tard on parlera du papa Guignard, du père Lude, de trigonométrie excitative et de syntaxe racinienne ou cornélienne. On monte à l'étage supérieur, en jetant un regard mélancolique sur la table autour de laquelle nous étions si bien. La vue sur le lac et les montagnes est magnifique, excusez le cliché. A l'orient, voilà Glion, Caux, Naye, Jaman. Mots magiques qui nous rappellent nos premières impressions de la montagne, ce je ne sais quoi d'infiniment doux qui fait aimer la vie. Il faut s'arracher à cette contemplation, pour aller au Buffet de la gare où le repas de midi nous attend. Nous y rencontrons notre conseiller national, c'est-à-dire celui formé, donné par notre classe; nous sommes heureux de cet acte patriotique et intelligent compris par le corps électoral. Un menu abondant, varié et pas cher, vu les taux actuels, prolonge ces causeries agréables où défilent tant de choses et gens disparus. Avec l'âge le sens critique s'aiguise, oui, c'est vrai ; est-on pour cela meilleur ou plus « crouye » ? Tous, ont fondé une famille. Quelques-uns non seulement sont restés fidèles au corps enseignant, mais malgré de dures expériences, y ont lancé leurs enfants. Les plus sages retournent à la terre, à la nature choyant celui qui l'entoure de soins. Après avoir en bons Vaudois — aucun de nos noms n'a de consonnance étrangère — dégusté sur le chemin de Blonay différentes variétés de clos du pays, nous descendons en compagnie d'un juge de paix — le bon juge — qui, ayant rejoint, après l'audience, ses camarades, les invite conformément au programme, à passer quelques instants, pour le coup de l'étrier, sous sa tonnelle, au milieu des roses. On entonne l'inévitable *Comme volent les années!* (nous avons toujours notre ténor léger, qui assure l'harmonie). Il y a longtemps que nous sommes des vieux et que, de la part de certains jeunes, ou même de certains imbéciles, universitaires ou pas, nous subissons en silence le réparable outrage. Qu'importe ! L'heure est aux effusions, à la philosophie optimiste, même aux imprévues révélations. L'aimable compagne du juge — autrefois directrice d'une pension de régentes — auxquelles, soit dit en passant, on ne voyait pas encore la cigarette aux lèvres, fait connaissance, le samedi 13 septembre 1919, d'un d'entre nous : — Ah! quel gentil garçon, lui avait dit une amie chez qui, élève de l'école normale, il se rendait autrefois. Eh bien, c'est vrai; en voyant mon camarade, je ne le nommerai pas, crainte d'effaroucher sa modestie, recevoir de si loin un pareil compliment, je me disais qu'il le méritait encore aujourd'hui.

Quant aux absents, un mot ! Ceux qui nous ont quittés pour toujours ont une excuse majeure; du reste leur esprit participe encore à nos réunions et Jules Jaton, Félix Corthésy, d'autres, ne sont pas oubliés. Mais que dire des absents non excusés ! Soyons charitables et gardons-nous de les juger. Est-ce par crainte de réveiller des heures d'angoisse au milieu d'une réjouissance intime? Est-ce par indifférence ? N'ont-ils pas tous, la dernière fois qu'ils sont venus, exprimé leur satisfaction ! Ni les uns, ni les autres nous ne sommes des anges, il s'en faut de beaucoup, et c'est précisément pour cela qu'il convient de temps à autre de résister aux obsessions déprimantes, de reprendre force et courage dans ce milieu où l'on retrouve quelque chose d'absolument sûr : l'amitié de la quinzième, de la vingtième année ! Oh ! c'est certain, une fois le collier remis, d'autres préoccupations sont là qui nous tenaillent, mais au moins dans le livre d'or des souvenirs une nouvelle page a été inscrite.

Absents non excusés, avez-vous la conscience tranquille ! Absent excusé : on ne te fera pas d'histoires !

Dans deux ans, venez... si vous pouvez !

L. M.

Signe particulier : tous les participants à la réunion du 13 septembre étaient à celle de 1917.

Saisi au passage. — Pour sûr, nous traversons une période difficile.

— Ce ne serait rien si nous ne faisions que la traverser. — *Me.*

---

8 *Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS*

DU JORAT AU St-THÉODULE

PAR

O. BADEL

A chaque instant un cri se fait entendre et une secousse tend la corde : c'en est un qui plonge dans une crevasse pour reparaître un instant après avec une émotion bien compréhensible.

Nous risquons fort de continuer ce manège pendant de longues heures ou de partir à la dérive dans les séracs gigantesques qui apparaissent autour de nous.